**Séance n°4 : ATELIER DE LECTURE ( 1ère partie)**

Support ***: Apparition*** ( Guy de MAUPASSANT)

A la fin de cet atelier, il nous faudra répondre à la question suivante :

**Comment le fantastique surgit-il de l’univers réel et quelles en sont les composantes ?**

Présentation de la nouvelle :

Ce texte fut d’abord publié dans le journal Le Gaulois du 4 avril 1883, puis intégré au recueil Clair de Lune.Il fut repris dans divers journaux jusqu’en décembre 1891. Le recueil regroupe des textes qui ne sont pas tous de coloration fantastique.

C’est ici peut-être un indice pour comprendre que Maupassant situe son récit, non pas dans un univers fantasmagorique mais dans le cadre du monde banal et quotidien d’une maison, de la ville… . Ce qui l’interesse c’est la confrontation d’un personnage seul, mis dans une situation inhabituelle , qu’une erreur de perception, une mise en défaut des sens (obscurité, bruits inconnus….) avec une sorte d »inquiétante étrangeté ».

1° Lecture globale du texte :

* Lisons le texte afin de produire un résumé témoignant de notre degré de compréhension du récit.
* Nous ferons ressortir :
1. La structure originale du texte : un témoignage présenté par un narrateur âgé qui revient sur un événement marquant de son passé et suscité par une conversation générale sur un thème donné.

Nous notons la présence d’un cadre qui enserre le récit et qui se situe dans un présent qui est celui d’un narrateur omniscient qui cède la parole au véritable narrateur : le marquis de La Tour-Samuel.

1. Le retour en arrière : il constitue le récit proprement dit. Le marquis rapporte qu’à la suite de sa rencontre fortuite avec une ancienne connaissance dont il ne se rappelle pas l’identité , *«  Un homme que je crus reconnaître sans me rappeler au juste qui c’était.*», il se retrouve à aller récupérer trois liasses de papiers dans une demeure quasi abandonnée où il va se trouver confronté à une « apparition » dont il ne pourra déterminer s’il s’agit d’un fantôme ou d’une femme séquestrée dans la maison. Ce souvenir hantera le narrateur toute sa vie, le laissant désormais en proie à la peur.

Ici, apparaît déjà une thématique fréquente chez Maupassant, celle de la peur dont il étudie et décrit les figures au gré de nombreux textes dont certains portent ce même titre.

**2° Composition du récit :**

1. Un récit encadré :
* De : *« On parlait de séquestration…. »* jusqu’à*: «  Il dit de sa voix un peu tremblante : »* :

Il s’agit du premier cadre.

Il présente le lieu et le futur narrateur. Il présente aussi la raison qui va conduire le marquis à prendre la parole.

Le narrateur de ce court passage semble se situer parmi les « on » qui discutent. C’est donc un auditeur de l’histoire.

* De *«  Moi aussi je sais une chose étrange…* » jusqu’à : *«  voici les faits tout simples. »*:

Il s’agit du véritable cadre du récit. Il est relié au précédent par les deux points et par l’adverbe «  aussi », qui relie le récit à la conversation et l’inscrit dans la thématique de la séquestration citée au début.

Ce deuxième cadre nous permet de mieux découvrir le narrateur car en définitive, il s’agit d’une confession sur la part la plus intime de lui-même : *« Oh ! je n’aurais pas avoué cela avant d’être arrivé à l’âge où je suis. Maintenant je peux tout dire. »*

Ce cadre est assez long et plutôt que d’évoquer le sujet lui-même, le narrateur parle surtout de l’angoisse qui le persécute depuis 56 ans. On relève un véritable champ lexical de la peur : *« peur ; épouvante ; terreur ; me sauver »,* jusqu’à la phrase courte finale : *« J’ai peur la nuit, enfin. »*

Ainsi, ce récit semble vouloir nous narrer comment, un soldat, homme courageux dans les batailles est devenu une victime de la peur. Le narrateur a cet aveu paradoxal : *« Il est permis de n’être pas brave devant les dangers imaginaires, quand on a quatre-vingt-deux ans. Devant les dangers véritables , je n’ai jamais reculé, mesdames. »*

On retrouve ce que Maupassant écrira dans ***La Peur*** ( 1884) : *«  On a vraiment peur que de ce qu’on ne comprend pas. »*

* *« Et depuis cinquante-six ans, je n’ai rien appris. Je ne sais rien de plus. » :*

Ces deux dernières phrases referment le retour en arrière. Nous revenons au moment de la prise de parole du marquis. Ainsi, le récit se clôt sur une énigme. Le lecteur n’aura pas de réponse précise et restera, comme le narrateur, dans le doute.

**3° A vous de travailler un peu…. :**

Voici des débuts de nouvelles dont Maupassant est l’auteur : Quels sont les points communs que vous trouvez avec le début de ***Apparition***?

**CONTE DE NOËL**

Le docteur Bonenfant cherchait dans sa mémoire, répétant à mi-voix : « Un souvenir de Noël ?... Un souvenir de Noël ?... »

Et tout à coup, il s’écria :

— Mais si, j’en ai un, et un bien étrange encore ; c’est une histoire fantastique. J’ai vu un miracle ! Oui, mesdames, un miracle, la nuit de Noël.

**\***

Cela vous étonne de m’entendre parler ainsi, moi qui ne crois guère à rien. Et pourtant j’ai vu un miracle ! Je l’ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu, ce qui s’appelle vu.

En ai-je été fort surpris ? non pas ; car si je ne crois point à vos croyances, je crois à la foi, et je sais qu’elle transporte les montagnes. Je pourrais citer bien des exemples ; mais je vous indignerais et je m’exposerais aussi à amoindrir l’effet de mon histoire.

Je vous avouerai d’abord que si je n’ai pas été fort convaincu et converti par ce que j’ai vu, j’ai été du moins fort ému, et je vais tâcher de vous dire la chose naïvement, comme si j’avais une crédulité d’Auvergnat.

**QUI SAIT ?**

**I**

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Je vais donc écrire enfin ce qui m’est arrivé ! Mais le pourrai-je ? l’oserai-je ? cela est si bizarre, si inexplicable, si incompréhensible, si fou !

Si je n’étais sûr de ce que j’ai vu, sûr qu’il n’y a eu, dans mes raisonnements, aucune défaillance, aucune erreur dans mes constatations, pas de lacune dans la suite inflexible de mes observations, je me croirais un simple halluciné, le jouet d’une étrange vision. Après tout, qui sait ?

Je suis aujourd’hui dans une maison de santé ; mais j’y suis entré volontairement, par prudence, par peur ! Un seul être connaît mon histoire. Le médecin d’ici. Je vais l’écrire. Je ne sais trop pourquoi ? Pour m’en débarrasser, car je la sens en moi comme un intolérable cauchemar.

La voici :

**LA PEUR**

*À J.-K. Huysmans.*

On remonta sur le pont après dîner. Devant nous, la Méditerranée n’avait pas un frisson sur toute sa surface, qu’une grande lune calme moirait. Le vaste bateau glissait, jetant sur le ciel, qui semblait ensemencé d’étoiles, un gros serpent de fumée noire ; et, derrière nous, l’eau toute blanche, agitée par le passage rapide du lourd bâtiment, battue par l’hélice, moussait, semblait se tordre, remuait tant de clartés qu’on eût dit de la lumière de lune bouillonnant.

Nous étions là, six ou huit, silencieux, admirant, l’œil tourné vers l’Afrique lointaine où nous allions. Le commandant, qui fumait un cigare au milieu de nous, reprit soudain la conversation du dîner.

— Oui, j’ai eu peur ce jour-là. Mon navire est resté six heures avec ce rocher dans le ventre, battu par la mer. Heureusement que nous avons été recueillis, vers le soir, par un charbonnier anglais qui nous aperçut.

Alors un grand homme à figure brûlée, à l’aspect grave, un de ces hommes qu’on sent avoir traversé de longs pays inconnus, au milieu de dangers incessants, et dont l’œil tranquille semble garder, dans sa profondeur, quelque chose des paysages étranges qu’il a vus ; un de ces hommes qu’on devine trempés dans le courage, parla pour la première fois :

— Vous dites, commandant, que vous avez eu peur ; je n’en crois rien. Vous vous trompez sur le mot et sur la sensation que vous avez éprouvée. Un homme énergique n’a jamais peur en face du danger pressant. Il est ému, agité, anxieux ; mais la peur, c’est autre chose.

Le commandant reprit en riant :

— Fichtre ! je vous réponds bien que j’ai eu peur, moi.

Alors l’homme au teint bronzé prononça d’une voix lente :

**\***

Permettez-moi de m’expliquer ! La peur (et les hommes les plus hardis peuvent avoir peur), c’est quelque chose d’effroyable, une sensation atroce, comme une décomposition de l’âme, un spasme affreux de la pensée et du cœur, dont le souvenir seul donne des frissons d’angoisse. Mais cela n’a lieu, quand on est brave, ni devant une attaque, ni devant la mort inévitable, ni devant toutes les formes connues du péril : cela a lieu dans certaines circonstances anormales, sous certaines influences mystérieuses, en face de risques vagues. La vraie peur, c’est quelque chose comme une réminiscence des terreurs fantastiques d’autrefois. Un homme qui croit aux revenants, et qui s’imagine apercevoir un spectre dans la nuit, doit éprouver la peur en toute son épouvantable horreur.

Moi, j’ai deviné la peur en plein jour, il y a dix ans environ. Je l’ai ressentie, l’hiver dernier, par une nuit de décembre.

Et, pourtant, j’ai traversé bien des hasards, bien des aventures qui semblaient mortelles. Je me suis battu souvent. J’ai été laissé pour mort par des voleurs. J’ai été condamné, comme insurgé, à être pendu, en Amérique, et jeté à la mer du pont d’un bâtiment sur les côtes de Chine. Chaque fois je me suis cru perdu, j’en ai pris immédiatement mon parti, sans attendrissement et même sans regrets.

Mais la peur, ce n’est pas cela.

Je l’ai pressentie en Afrique. Et pourtant elle est fille du Nord ; le soleil la dissipe comme un brouillard. Remarquez bien ceci, messieurs. Chez les Orientaux, la vie ne compte pour rien ; on est résigné tout de suite ; les nuits sont claires et vides de légendes, les âmes aussi vides des inquiétudes sombres qui hantent les cerveaux dans les pays froids. En Orient, on peut connaître la panique, on ignore la peur.

Eh bien ! voici ce qui m’est arrivé sur cette terre d’Afrique :